**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 36 (1898)
**Heft:** 36

**Artikel:** La Suisse au XIXe siècle
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-197070

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

### La Suisse au XIXe siècle.

C'est sous ce titre que MM. Payot, à Lausanne (pour l'édition française), et Schmid et Francke, à Berne (pour l'édition allemande), publient actuellement un ouvrage appelé, non seulement à enrichir notre littérature nationale, mais à la faire de plus en plus aimer, par la manière remarquablement claire et attrayante dont les faits y sont exposés, ainsi que par ses très nombreuses et excellentes illustrations. M. *Paul Seippel*, qui dirige la publication de l'ouvrage, a voué à celles-ci un soin tout particulier. Il y a là des reproductions excessivement fidèles, de portraits, de gravures, de tableaux anciens, très rares et très peu connus, et dont les originaux appartiennent à des bibliothèques publiques ou à des collections particulières.

La *Suisse au XIXe siècle* se composera de 30 livraisons mensuelles, au prix de fr. 2 la livraison. L'édition française et l'édition allemande se publient aux mêmes conditions.

Les quatre premières livraisons ont déjà paru. Jamais lecture ne nous a plus vivement intéressé. Comment en serait-il autrement quand, dans le groupe des collaborateurs, on trouve, à côté de M. Seippel, T. de Liebenau, archiviste cantonal, à Lucerne, Numa Droz, ancien président de la Confédération, Ch. Hilty et Ernest Rœthlisberger, professeurs, à Berne, E. Secretan, rédacteur de la *Gazette de Lausanne*, Blœsch et Studer, professeurs à Berne, Frommel, professeur à Genève, Philippe Godet, Gaspard Valette, etc.?

L'introduction de l'ouvrage, traitant de la Suisse à la fin du siècle dernier, est tout particulièrement intéressante. On y trouvera, par exemple, un tableau remarquable des ressources intellectuelles de notre pays à cette époque, ainsi que des détails nouveaux et très curieux sur les *bailliages communs*.

Dans les livraisons suivantes, l'histoire politique de la Suisse au XIXe siècle, tout ce qui a trait à l'invasion française, à la République helvétique, à l'Acte de médiation, au Congrès de Vienne, etc., y est traité de main de maître par M. Numa Droz; tout y est raconté de façon à piquer vivement l'attention. On y remarque des vues, des appréciations nouvelles sur la politique de Bonaparte à l'égard de la Suisse, qui ouvrent singulièrement les yeux et nous montrent à l'évidence combien on s'est mépris sur les vraies intentions du grand conquérant à l'égard de notre pays.

Très remarquable aussi le chapitre consacré à la deuxième période de notre histoire au XIXe siècle, aux luttes pour la réforme constitutionnelle, à la régénération de la Suisse au souffle des idées libérales.

Et sur tous ces sujets, l'illustration est riche, variée, excellente à tous égards : scènes et types militaires, portraits, combats, scènes populaires, animent sans cesse le récit.

Ainsi qu'on l'a dit avec raison, il fallait à MM. Payot et Schmid et Francke un réel courage pour entreprendre une œuvre de cette importance.

Espérons qu'elle ne leur procurera pas de déceptions, mais que de plus en plus appréciée, cette magnifique publication trouvera l'écoulement qu'elle mérite.

### Le transport du pain.

On lit dans la Causerie scientifique du journal *Le Temps* :

A notre époque, où l'hygiène va parfois jusqu'au rafinement, où la crainte du microbe est sans bornes, il est des habitudes de tous les jours, dans lesquelles on pratique la malpropreté avec une insouciance étonnante.

Ainsi, voyez le transport du pain à domicile. Dans la généralité des cas, on le porte à la main, sans souci de la sueur; les bonnes à tout faire, si bien nommées, le pressent sur leur cœur recouvert de vêtements rarement nettoyés: on le laisse tomber, on le remise n'importe où à l'office ou à la cuisine. Puis, on en dévore délicatement la croûte hérissée de toutes les poussières et de tous les germes imaginables.

Dans les très grandes villes, les boulangers très propres enveloppent le pain d'une vague feuille de papier léger au moment de vous le livrer ; mais comme rien ne retient ce papier, il bâille, se gonfle, se crève, s'envole ; il n'y a là qu'un semblant de précaution.

Le *Bulletin des Halles* nous allèche en nous décrivant ce que font quelques boulangers des quartiers distingués de Berlin. Ils ont des sacs spéciaux brevetés, s'il vous plaît, taillés, façonnés, collés, suivant la forme des différents pains livrés à la consommation. Ces sacs sont en papier, ouverts aux deux bouts, et les deux bouts se ferment avec un ingénieux cordon. Dès que le pain sort du four, on l'introduit dans son sac: il n'en sortira plus que chez le client.

Voilà bien des frais supplémentaires, objecteront les gens qui font passer les préoccupations budgétaires avant celles de l'hygiène. Sans doute ; mais les sus-dits boulangers berlinois se rattrapent en imprimant des annonces sur les sacs. Cette publicité compense, paraît-il, le coût des sacs brevetés. Quelques-uns d'entre eux insèrent aussi des petits chromos entre le pain et le sac. C'est la joie des enfants, la tranquillité des parents et, encore, une source de recettes.

### La première habitation de Napoléon à Ste-Hélène.

(Extrait de la *Gazette de Lausanne* de 1816.)

*No du 9 janvier.*

Ste-Hélène. — Le *Bombay*, vaisseau de la Compagnie des Indes, a apporté en Angleterre des lettres de Ste-Hélène jusqu'au 17 novembre.

Bonaparte était encore, à cette époque, dans une petite maison appelée les *Ronces*, à trois lieues dans l'intérieur de l'île, où on lui a permis de résider, vu l'extrême aversion qu'il a témoignée contre le séjour de la ville. Plusieurs lettres rapportent qu'il a écrit aux ministres anglais dans les termes les plus forts, pour se plaindre de ce qu'on l'a relégué dans ce déplorable séjour.

En effet, d'après la description qu'en fait le chirurgien du vaisseau le *Northumberland*, l'on ne peut rien voir de plus triste que l'aspect de l'île Ste-Hélène. Ce n'est qu'un rocher volcanique, de couleur brune, qui paraît avoir été partagé en deux par quelque commotion violente. Un petit ruisseau coule dans la vallée, et, de temps en temps, on trouve sur ses bords du terrain en culture. Les habitants sont des naturels du pays, descendants des premiers Anglais qui s'y sont établis, des Indiens aux cheveux plats, des esclaves indiens, des lascars et des Chinois

Les *Ronces* sont habitées par M. Belcombe, négociant anglais et sa famille. Cette maison offre un intérieur agréable. Les filles de M. Belcombe sont jeunes et intéressantes, et il paraît que Bonaparte passe chez son hôte une partie de son temps. Il reste, pendant la matinée, dans son appartement, occupé à écrire ou à considérer, depuis une croisée, les points de vue dont il est entouré. Quelquefois il se promène dans le jardin avec un air distrait et préoccupé. Le soir, la famille se réunit, et on joue aux cartes. Aucun de ses officiers n'est auprès de lui. Les officiers anglais vont quelquefois lui faire visite ; mais comme les chemins sont presque impraticables, ils ne peuvent s'y rendre souvent.

La maison qu'on destine à Bonaparte n'est point encore terminée. Lorsque les batteries qui doivent la défendre seront achevées, ce séjour sera à l'abri de toute attaque qui pourrait être faite pour délivrer le prisonnier. Une évasion n'est guère plus possible. Les mesures les plus sages ont été prises par le gouvernement pour la prévenir.

* * *

*No du 6 février :*

Ste-Hélène. — Les dernières lettres de cette île sont de la fin de novembre dernier.

A cette époque, Bonaparte continuait à habiter la maison de M. Belcombe. Cette habitation, étroite et isolée, est embellie par les deux filles de ce négociant, l'une âgée de quinze ans et l'autre de treize. Elles ont de l'amabilité, des grâces, et parlent la langue française avec assez de facilité. Bonaparte s'amuse à perfectionner leur éducation. Il leur donne des leçons de géographie et d'histoire, forme leur style et leur raconte quelquefois des scènes européennes auxquelles il a pris tant de part.

Le seul moyen que les étrangers puissent avoir pour s'entretenir avec lui, est de se faire présenter chez M. Belcombe. On y trouve accès vers le soir. Là, Bonaparte parle de tout, excepté de politique, qu'il élude avec soin. Sa loquacité est extrême, mais il a l'art de se faire écouter. Il est aimable, surtout avec les dames.

Dans la soirée, on l'aperçoit souvent dans le jardin, accompagné de ses généraux et de M. Belcombe. Un Ecossais l'y remarqua dernièrement. Montholon et Gorgon étaient à ses côtés, la tête découverte. La discussion paraissait animée et s'étendre aux derniers évènements. On prononça le nom de Davoust, mais d'un ton qui n'annonçait pas un éloge. Bonaparte, dans cette promenade, portait un frac bleu, boutonné sur la poitrine, une veste blanche, des culottes de nankin et des bottes. Ses yeux bleus, toujours très animés, donnaient à sa figure la plus vive expression.

Contre son ancienne habitude, il reste assez longtemps à table et boit plus de vin qu'autrefois. — « C'était alors, dit-il, l'affaire d'un quart d'heure... mais les goûts changent avec l'âge. Aujourd'hui, je me fais vieux; je m'oublie aisément. »

### A propos de la mort de Bismarck.

Des jugements très divers ont été portés sur la mort de Bismarck. Cause de regrets pour les uns, elle a été pour d'autres un soulagement, bien que, de sa retraite de Friedrichsruhe, le chancelier de fer n'exerçât plus une bien grande influence sur la diplomatie européenne.

En tout cas, au point de vue des recettes, l'administration des postes et télégraphes de l'Empire d'Allemagne n'a pas lieu d'éprouver des regrets de cette mort.

Du 31 juillet au 3 août, plus de 3000 télégrammes ont été reçus ou envoyés au château. Ils contenaient 135,000 mots. Le mouvement le plus considérable a eu lieu le 1er août: 660 dépêches représentant 34,000 mots.

Le nombre des lettres et cartes reçues à Friedrichsruhe, pendant ces quatre jours, s'est élevé à 10,500. Quant aux couronnes expédiées par les soins de l'administration des postes, il y en a eu 547.

Cinq lignes supplémentaires avec Hambourg et trois lignes télégraphiques avec Berlin avaient été établies. Elles ont fonctionné sans interruption, nuit et jour.

Vingt-deux employés étaient occupés au maniement des quarante appareils Morse, et la recette encaissée au bureau de Friedrichsruhe a dépassé 10,000 marks, du fait seul de la mort du chancelier de fer.

### M. Mac-Kinley sur le champ de bataille.

Le président des Etats-Unis n'est pas un peureux. Preuve en est le fait suivant, rappelé par le *Petit Marseillais :*

« C'était à la bataille d'Antietam, l'une des plus sanglantes de la guerre de Sécession ; le